

LES CANADIENS DES ÉTATS-UNIS

DR A. M. PETIT



Le Dr Petit est assurément l'un des Canadiens-français le plus en vue de New-Hampshire. Son nom a été mêlé à toutes les démonstrations patriotiques du passé et il est maintenant reconnu à Nashua que, sans son concours, le succès de ses fêtes nationales serait gravement

compromis. C'est que notre distingué compatriote possède à un haut degré les talents d'organisateur, il sait se faire tout à tous dans ces sortes de circonstances; il se divise, il se multiplie, il est sur tous les points à la fois. Sous sa direction en un mot, tous les moindres détails du programme tracé sont remplis avec la plus minutieuse exactitude, la plus scrupuleuse attention. La kermesse, tenue il y a quelque temps à Nashua, sous les auspices de la Société Saint-Jean-Baptiste de cette ville, en vue d'amasser des fonds pour subvenir aux frais de la grande célébration de 1888, cette kermesse, disons-nous, nous a fourni une preuve éclatante du zèle et du dévouement que le docteur met d'ordinaire au service de ses compatriotes et de la cause nationale. C'est donc fort heureux qu'on ait pensé à lui dans la formation du comité d'organisation de la Convention de 1888. Nous pouvons dire déjà que, avec des hommes comme MM. Lucier, Anger et Petit pour organisateurs, ce XVII<sup>ème</sup> de nos Congrès nationaux éclipsera tous les autres.

Alphonse Wilfrid Petit, issu du mariage de P. H. Petit et de Cordélia Richer-Lafèche, est né le 11 septembre 1853, à St-Damasc, comté de St-Hyacinthe, P. Q. Entré au Petit Séminaire de Ste-Marie de Monnoir en 1865, il en sortit en 1873 pour étudier la médecine à l'Université Victoria qui lui octroya le degré de M. D., en 1877.

Le Dr Petit pratiqua d'abord à St-Damas. Au bout de deux ans, il alla s'établir à Buckingham, P. Q. près de Hull, d'où il revint à sa paroisse natale pour y pratiquer encore quelques mois avant d'émigrer aux États-Unis. Il habite Nahua depuis cinq ans et sa clientèle s'étend à toutes les nationalités et à toutes les classes de la société de cette ville. Il est aussi médecin de la société St-Jean-Baptiste.

LA LAIDEUR AIMABLE

ELLE avait les paupières enfées et rouges, et ne put me dissimuler son chagrin.

— Mon enfant, lui dis-je, depuis la fin prématurée de ton pauvre père, je t'ai considérée comme ma fille d'adoption; en retour de mes soins et de mon affection, je ne t'ai demandé que ta confiance et de la franchise. Pour la première fois depuis dix ans, je m'aperçois que tu me caches le fond de ton cœur. Tu as des secrets pour ton vieil ami!

Elle hésita un moment, changea de couleur, puis s'asseyant près de moi, et le regard baissé: — Parrain, fit-elle, je n'ai pas sujet d'être gaie, et tu dois bien le savoir...

— Pourquoi?  
— Regarde-moi bien.  
Je considérai l'énigmatique jeune fille, et ne vis rien: il n'y avait de nouveau en elle que l'air de mélancolie qui avait éveillé ma curiosité affectueuse.  
— C'est toi, reprit-elle, qui par bonté ne veux pas m'avouer la terrible, l'écrasante vérité...

— Je ne comprends pas.  
Alors se levant d'un mouvement brusque, elle se mit à arpenter la chambre à pas saccadés, et elle s'écria dans un sanglot:

— Je suis laide!...  
Laide! le mot était lâché; j'apprenais enfin le motif de la profonde douleur qui, depuis plusieurs mois, m'avait causé tant d'inquiétude.

Laide!...  
Jamais la pensée qu'elle venait d'exprimer ne m'était venue à l'esprit. Ayant vu l'enfant grandir, ne l'ayant jamais quittée des yeux, j'avais porté peu d'attention à un visage que l'habitude m'avait rendu familier.

Je la considérai plus attentivement: elle avait raison. Ses traits, singulièrement composés, ne rappelaient, hélas! en rien les harmonieux contours dont Phidias ornait ses riantes créations. Sur un front bas, les cheveux d'un blond trop doré s'étaient plantés, comme au hasard, dans un fouillis bizarre, sans aucune rectitude. Le nez, gros, se redressait en boule vers le ciel. Les lèvres, épaisses et charnues, dessinant une bouche trop large surmontaient un menton trop ramassé. Des joues un peu fortes, mais ornées de l'éclat de la santé, tempéraient seules ce qu'il y avait de disgracieux et d'épais dans l'ensemble du visage...

Durant mon examen silencieux, elle continuait à parler:

— Voici comment j'ai reçu la révélation fatale. L'autre jour, ma cousine Jeanne s'est fâchée contre moi parce que je critiquais sa toilette — tapageuse à mon goût — et dans un mouvement de dépit, elle ne put s'empêcher, et s'écria: Au lieu de déprécier la manière d'être de tes amies, tu ferais beaucoup mieux de consulter ton miroir.

— Oh! l'indiscret! Oh! le cruel! Ce que la pitié m'avait caché si longtemps, le vice odieux dont je suis affectée, qui me rendra la risée du monde et m'inspire l'horreur de moi-même, ma laideur irréparable, le miroir me la montre, vivante, éclatante, rutilante, et il ne trompe pas, lui!

Ma jeune amie pleurait maintenant à chaudes larmes, et je fus sincèrement ému. — Après avoir laissé un libre cours à ses épanchements, et quand elle eut repris un peu de calme, je tentai la difficile entreprise de la consoler. Mais comment m'y prendre?

Je la connaissais trop intelligente pour devenir facilement la dupe de protestations banales; je trouvai, du reste, toute supercherie indigne de l'amitié qu'elle me témoignait. Je tâchai donc de l'intéresser en élevant la conversation par quelques-unes de ces vérités d'ordre général dont elle aimait d'habitude à s'entretenir, et dès qu'elle fut en état de m'entendre, je m'expliquai:

— Tes regrets, auxquels je compatis, proviennent d'une fausse conception que tu t'es faite de la beauté: elle t'égare. Qu'est-ce que le beau dans la face humaine? Impossible de le définir. Les anciens le trouvaient surtout dans la perfection de la ligne et le respect des proportions. La tête, telle qu'ils la saisissaient idéalement, devait avoir une grosseur déterminée. La hauteur du front était fixée. Le nez, le menton ne pouvaient dépasser certaines limites sacramentelles, et la bouche se tendait en un arc réglementaire. L'antiquité nous a laissé un assez grand nombre de statues qui servent de modèles et qui sont toutes créées d'après ce système que j'appellerai mathématique. Ce que je reproche à cet art dogmatique, c'est l'absence de réalité. Observe, mon enfant, autour de toi. Cite, si tu le peux, une seule de tes compagnes qui reproduise le type dont les Grecs, nos maîtres, s'étaient énamourés. En connais-tu?

— Non pas.  
— Il est vrai, penseras-tu, mais la grâce de la femme se rapprochera plus ou moins du rêve idéal entrevu par l'imagination de l'artiste. C'est ici que notre désaccord commence, ma fille, et que tu te trompes, d'après moi.

— Les préférences anciennes correspondaient à un ensemble d'idées et de mœurs toutes différentes des nôtres. L'antiquité païenne et matérialiste s'attachait presque uniquement à la forme plastique. La femme était à ses yeux un être de séduction charnelle. Il la dressait dans cette vue, développant sa force et ses muscles plutôt que sa grâce, sa santé de préférence à sa délicatesse, et

la physionomie n'exprimait que les béates satisfaction de la chair divinisée.

— Notre époque, plus raffinée dans ses tendances, douée d'aspirations plus pures et plus éthérées, cherche moins l'intérieur que le fond. Que le nez soit trop court ou trop long, la bouche fine ou non, c'est pour nous un point secondaire, et nous plaçons la beauté non exclusivement dans les traits, les lignes, les proportions, mais principalement dans l'expression.

— Où compté-je te mener? A quoi ai-je résolu d'en venir?

La jeune fille m'écoutait anxieuse; son cœur battait moins fort, ses pleurs se séchaient, son regard candide s'éclairait, et déjà je ne sais quel rayon divin animait cette tête tout à l'heure assombrie et courbée sous le faix du destin; elle devenait, parole d'honneur, presque jolie.

— La physionomie, ma fille, devient chez nous l'expression d'une âme; et c'est par l'affirmation d'une âme pure, crois-moi, que nous parvenons à vaincre les injustices de la nature et à nous créer par nous-même une beauté.

— Telle qui, au premier aspect, semble dépourvue de charmes, par un sourire nous attirera, nous domptera, apprivoisera l'être sauvage qui rugit en tout homme. Nous oublions la déformation d'un front qui couvre les pensées du génie ou les acquits de la science. La bouche exagérée ou trop petite nous semble agréable, si elle sert d'organe à de nobles et généreux sentiments, et le pauvre qui reçoit l'aumône ne regarde pas si la main qui la lui octroie est blanche et lisse.

— Examine de plus près ta cousine Jeanne qui t'apparaît superbe, irréprochable. Cependant elle ne plaît pas. Pourquoi? Quelle absence de vie dans le regard et quel dédain dans le port! Je t'assure qu'elle me paraît affreuse, malgré ses prétentions et son orgueil. Tu vauds mieux qu'elle.

— Continue à travailler, à te dévouer, à penser. Élève ton âme vers Dieu: les côtés vulgaires ou déplaisants de ta figure se fondront dans une impression de grandeur simple et de douceur calme qui te fera aimer par un père, comme moi, ou par...

— Quoi, parrain, tu t'imagines que l'on m'aimera. Je pourrais comme une autre avoir un mari, des enfants que je serais maîtresse d'élever, d'instruire et de soigner! Quelle joie, si c'était vrai!

— Petite folle, en doutes-tu?

RÉVEIL.

NOS GRAVURES

CHAPEAU D'AUTOMNE

CHAPEAU d'automne, pour une première gravure du MONDE ILLUSTRE, c'est un peu risqué, mais, en publiant ce joli chef-d'œuvre de dessin de mode, nous ne faisons que répondre à la demande de plusieurs de nos jolies lectrices.

Regardez donc cette jolie chose, et vite allez chez la modiste avec ce numéro.

Chapeau de feutre beige, doublé de velours réséda; bandeau de la calotte réséda. Deux plumes amazones teintées de deux tons réséda sont retenues par une agrafe de jais.

LES BRIGANDS DU DÉSERT

Tout n'est pas rose dans l'existence des pillards de grand chemin. Même au désert de terribles ennemis peuvent, sans qu'ils s'y attendent, contrecarrer leurs projets. Le tableau de M. Richard Frieze retrace une scène de leur vie dans le Sahara. Rien de saisissant comme l'attitude des deux fauves épiant le campement lointain des brigands Vatraben. La lionne, allongée et souple, les flancs haletants, sur le rocher dont les anfractuosités lui servent de tanière, flaire déjà sa proie, tandis que le lion, rampant, la queue frémissante, s'appête à bondir.

La scène est éclairée par le soleil couchant; la fumée des feux des Arabes s'élève en colonnes verticales dans l'air tranquille. Toutes les parties de cette œuvre sont traitées avec une réelle puissance et un souci très grand de la vérité du milieu sauvage dans lequel le peintre a placé cette scène.